

Un Roman de

Parfait JANS

Ceux de la forêt

Première partie

Chapitre I

Montagnes et forêts

« Mon Dieu, que la montagne est belle... ! »

Oui, bien vrai, la montagne est belle !

Mais que dire de la forêt jurassienne ? Qu'il y fait bon vivre ? Bien sûr ! Que la mélodie produite par le vent dans les arbres, laisse rêveur le promeneur ? Que son air frais et sain emplit les poumons embarrassés de poussières citadines ? Que les senteurs qui montent des sous-bois ravissent l'odorat du poète ? Que l'atmosphère chaude et épaisse qui émane des branchages et feuillages en décomposition, prouve au philosophe qu'un nouveau cycle de vie se prépare ? Oui, oui, oui, ! Et encore, que les décors plantés par une main divine enchantent le photographe ? Que les lumières filtrantes et les couleurs présentées sur une aussi large palette, éblouissent l'œil de l'artiste peintre ? Oui ! Toujours oui !

Certes, le poète a magnifié et chanté de belle manière la montagne, mais depuis tout là-haut, là où il s'est installé récemment, loin de nous, il ne manquera pas d'entendre les voix qui montent au-dessus de ces verts et ondoyants espaces.

La forêt mérite bien un coup de chapeau. Pourtant, et quoi que l'on en pense, la forêt ne s'offre pas à tout le monde. Il faut savoir l'aimer, la découvrir lentement, avec précaution, les yeux grands ouverts. Il faut savoir accepter ses sautes d'humeur et parfois la violence qu'elle engendre. Violence des éléments naturels, violence au travail, violence

dans les gestes, violence relationnelle, mais au bout du compte, chacun doit, qu'il soit natif du pays, promeneur d'un jour, ou citoyen récemment implanté dans la région, accepter de payer ce tribut d'admission, car il en vaut la peine.

Le Jura, département de la Franche-Comté, Région administrative de l'Est de la France possède à lui seul 250.000 hectares de forêts soit 50% de sa superficie.

Les surfaces domaniales ou communales sont gérées pour l'essentiel par **L'Office National des Forêts** de Franche-Comté qui a commercialisé 2.156. 800 mètres-cubes de bois en 2004, dont 258. 800 provenant des forêts domaniales et 1. 898. 000 des forêts des collectivités. 70% de la production sort des feuillus de la plaine, les, résineux occupant l'étage montagnard.

La forêt jurassienne va de l'immense forêt de **Chaux**, à la forêt de **Joux**, la plus grande sapinière d'Europe,. Elle est peuplée par de grands cerfs, alors que les forêts d'altitude sont habitées par le lynx réintroduit en 1983 et provenant, en partie, des Alpes suisses.

L'exploitation de la forêt demeure l'une des principales activités de cette région. La population du Jura y contribue grandement. Cette vie permanente a tout naturellement donné naissance à un vocabulaire spécifique, avec pour les essences variées de la forêt, de biens jolis noms pour les feuillus tels que : Chênaie, boulaie, Charmaie, hêtraie et pour les résineux, rouges ou blancs... ; pour les activités économiques ce sont les expressions: vente de bois sur pied, lots négociés de gré à gré, vente aux enchères, à la bougie, coupes de bois, lignage, martelage d'une coupe, marquage et cubage des arbres à abattre... ; pour les métiers on rencontre les noms : bûcheron, débardeur, scieur, scieur de long, ouvrier forestier, grimpeur(récupération des pignes pour les pépinières...) ;

charpentier, tonnelier, menuisier, ébéniste,; il en est de même pour les outils: tronçonneuse, hache d'abattage, hache à refendre ; merlin ; serpe, pieds à coulisse , coins, tire-fort, treuils, passe-partout, débroussailleuse et bien d'autres encore jusqu'à la toute simple scie à main.

Chaque coupe s'inscrit dans un plan de gestion de la forêt. Les ventes aux enchères sont toujours suivies par une population diverse, négociants, ouvriers, journalistes, curieux. Dans une partie de la salle des ventes on aperçoit très souvent les « portefeuille garnis », ceux qui animeront la vente avec aisance, au point d'en faire surgir parfois de l'amertume, et dans l'autre partie on reconnaît les professionnels qui assumeront les coupes acquises. Deux mondes différents, deux genres de vie quasiment opposés, mais les uns ayant besoin des autres, tout finira par s'arranger.

Fut un temps, les professionnels exigeaient que le bois, ce matériau noble, provienne d'arbres abattus dans les meilleures conditions, en tenant compte de la tradition et de l'expérience des gens du métier. Les amoureux de la forêt disaient alors, et encore aujourd'hui : « *L'arbre doit être abattu à lune et sève descendantes et après la chute des feuilles* ». Ce principe valait aussi bien pour le bois de chauffage, que pour les meubles réalisés avec une grande finesse.

Aujourd'hui le bois est soumis à toutes sortes de traitements avant d'être débité et transformé Cette solution favorise certainement la rapidité du circuit entre l'abattage et l'utilisation, mais est-ce toujours raisonnable ? Il faudra une très longue expérience pour en juger.

Chapitre II

Les Fiolet.

Les frères Fiolet, Rémy, Abel et Armand - aîné, puîné et cadet de la famille surnommée les « *Va-de-l'avant* », représentent à eux seuls un véritable raccourci de la forêt jurassienne.

Quel trio de bûcherons ! Durs au travail ; difficiles et taquins dans les marchandages des lots à abattre, Ils consacrent tout leur temps à la forêt. Chez eux, l'effort n'est jamais mesuré. Produire, sans traîner les pieds, sans défaillance, être reconnu comme une équipe fiable est leur règle d'or. Une question d'honneur ! Mais là ne s'arrête pas leur mérite. S'ils connaissent toutes les ficelles de leur métier et sont considérés dans la région pour la qualité et la quantité de travail fourni, ils sont aussi connus pour leur appétit gargantuesque. Après le temps consacré au travail, vient toujours le temps du repas pris sur le chantier.

Nul ne peut travailler dans ce dur métier sans se sustenter correctement. Il faut être dans le coup pour comprendre cet acharnement mis à renouveler une force de travail si vite détruite par l'effort.

Chauffées au feu de bois sur le lieu de travail, les imposantes gamelles préparées par maman Fiolet et composées alternativement de légumes, de féculents, de pâtes et de viande chichement répartie, s'avèrent toujours insuffisantes pour ces trois forces de la nature.

- *Tout juste de quoi boucher un trou !* concluent-ils régulièrement après avoir avalé le tout dans un silence religieux.

Aussi, pour avoir une vie bien remplie, Rémy, Abel et Armand participent, sans défaillance, aux nombreuses fêtes et repas organisés dans le pays en fin de semaine.

Pour rien au monde, ils manqueraient une de ces rencontres joyeuses ! Ils sont de toutes les réjouissances dans lesquelles ils tiennent toute leur place à table et sur les parquets. Ils mangent comme six, ils dansent et se rient des danseurs. Ils racontent des histoires sur la mystérieuse forêt et les personnages imaginaires qu'ils y rencontrent. Ils se remémorent avec respect les incidents et accidents provoqués par les rebellions, ruades et sauts extraordinaires de certaines billes vicieuses et meurtrières entrées dans l'histoire de leur profession. Ils se déchaînent en parlant du débardage qui n'a toujours pas choisi entre le cheval ou l'engin mécanique, entre le respect des sols et le creusement de sillons destructeurs, d'où les moqueries destinées aux débardeurs.

Chaque mot ou presque devient l'occasion de rire et de s'amuser. Et lorsque surgit un différend ou que le ton de la discussion monte un peu trop vite, ou bien encore qu'il faille calmer une trop bruyante animation, les trois frères surgissent parmi les trouble-fêtes pour entrer eux-mêmes dans la partie. Ils se manifestent promptement et avec éclat pour ramener le calme. Un calme qui laisse toujours des traces pour des lendemains généralement sans rancune. Rien de graves, des hommes robustes, justes et fiers de savoir consacrer à la détente et à l'amusement le temps qu'il faut, mais pas plus qu'il ne faut.

Voilà quatre bons lustres, ces trois garçons sont arrivés dans la dernière branche des « *Va-de-l'avant* », en trois années successives.

Ayant squatté le même berceau, l'un après l'autre, ils ont suivi la trace des Fiolet pour se rendre à l'école communale qu'ils ont fréquentée assidument, l'un après l'autre, puis ils se sont arrangés pour passer subrepticement au collège forestier et en ressortir presque aussitôt. Depuis, lors ils n'ont cessé de se suivre.». Ils représentent une famille

unie malgré des relations toujours tendues entre les frères, des babioles, rien de plus, chacun voulant marquer sa présence dans la famille.

Marthe, la maman Fiolet, femme vive d'esprit et jamais défaillante sur la question vigilance, a toujours su stopper à temps les orages annonciateurs de dérapages. Par son intendance sans faille et une rigoureuse tenue de la maison, elle a sans cesse réussi à remettre chacun de ses fils dans le droit chemin, tandis que Robert, le père, vieilli prématurément par un dur labeur solitaire en forêt, a laissé filer ces dernières années la traditionnelle discipline mise à mal par les continuelles taquineries entre les frères.

La véritable cause de cette perte de l'autorité paternelle réside avant tout dans le fait que depuis plusieurs années la subsistance chez les Fiolet, dépend des trois frères. Or, dans cette maison, « *Qui nourrit commande !* ». Jamais dans les générations successives des Fiolet cette règle n'a été transgressée !

CHAPITRE III

Un écart en forêt de Chaux

L'étroite demeure familiale construite à la lisière de la forêt de Chaux et sur la commune d'Eclans vers la fin des années trente par les jeunes mariés, Robert et Marthe, n'a jamais posé de question.

Une construction un peu à l'écart du village, certes, mais sans contestation, car, à cette époque, les plans d'urbanisme n'étaient pas encore sortis des cartons des spécialistes.

Réalisée et montée à temps perdu, pierre par pierre, et au mortier (sable, ciment, chaux savamment dosés) avec poutres et autres bois de récupération pour la toiture, elle offrait une surface habitable chichement calculée, qui convint fort bien aux jeunes époux.

Les Fiolet étaient heureux chez eux et s'y sentaient à l'aise, en sachant bien que la famille qu'ils souhaitaient fonder arriverait à combler les espaces vides, mais la vie d'un couple n'est-elle pas faite de plans souvent contrariés, de patience, de surprises et de précipitations ? Effectivement, en trois ans, trois temps et trois mouvements, trois marmots, Rémy, Abel et Armand, sont arrivés et ont occupé les lieux. Le rythme de vie a changé chez les Fiolet et pourtant le bonheur ambiant faisait que la famille était heureuse dans cette demeure sur laquelle veillait une bonne fée.

La maison des Fiolet demeurait l'exemple du coin. Elle était toujours aussi accueillante. Les trois gamins jouaient, couraient dans tous les sens. Ils chamboulaient tout, mais ne perdaient jamais rien. Le confort dominait le désordre. Plus tard, lorsque les trois garçons ont grandi, ce sentiment se confirma jusqu'à émerveiller le voisinage.

Chez les « Va-de-l'avant » il faisait encore et toujours bon vivre lorsque les jeunes hommes décidèrent, ensemble de s'engager dans la forêt en tant que bûcherons.

Jamais l'étroitesse de la maison familiale n'a été une gêne pour ses habitants. Cette modeste demeure a été acceptée naturellement comme les geais acceptent l'espace restreint de leur nid. La famille vivait dans la nature ! Que demander de plus ?

Au fil des ans, Rémy et Abel, les premiers à occuper le nid parental, on cédé du terrain à leur cadet qu'ils adoraient. Ils se l'arrachaient même pour jouer avec lui, le flatter, et le cadet en a profité. Les deux aînés n'ont rien vu venir, ils n'ont pas compris ce qui se passait dans la maison. La situation fut admise, sans contestation et sans dispute, sans que l'un éprouve plus que les autres le besoin de s'imposer. Toujours est-il que le Cadet Armand a fini par devenir le décideur et bien souvent, pour le plus grand bien de la famille.

Le bonheur familial a aussi aveuglé la vigilance et l'autorité paternelle ! Robert Fiolet assumait toujours son rôle de chef de famille pour approuver les suggestions d'Armand. Marthe, la mère assurait toujours l'intendance sans jamais discuter les orientations de son cadet et il en était ainsi pour les deux frères les plus âgés. Mine de rien, tout fonctionnait suivant les idées suggérées par le cadet, mais tout demeurait dans la tradition.

Cette situation a duré sans bouleversement notable, jusqu'au jour où Armand a rencontré-Rose-Marie Clément dans un bal à Plumont, petite commune du département située à une quinzaine de kilomètres d'Eclans.

Le mariage annoncé sans la moindre précaution et vite réalisé allait chambouler le rythme de vie des « Va-de-l'avant ».

De cinq personnes parfaitement consentantes, la famille venait de passer à six adultes dont Rose-Marie qui ne faisait pas beaucoup d'efforts pour s'intégrer à sa nouvelle famille. L'amour des deux tourtereaux embarrassait bien plus qu'il n'apportait aux Fiolet.

Six personnes dans la maison Fiolet c'était assurément une de trop, d'autant que les fréquentations des premiers garçons poussaient bien plus à craindre qu'à se réjouir. La perspective maintenant ouverte laissait envisager de futurs mariages. Et pourtant, la science de l'organisation de maman Marthe, ainsi que l'autorité d'Amand dans la famille, firent que tout entra dans l'ordre Fiolet. Pour un temps. Pour un temps seulement. Car la vie...

En l'espace de dix huit mois, deux naissances vinrent confirmer la bonne santé et la fécondité des « Va-de-l'avant » ! Une fille, Nathalie et un garçon, Romuald prirent, à leur tour, possession de la maison des Fiolet qui devint subitement un espace difficile d'accès aux parents et amis et même au médecin toujours reçu avec circonspection. Une sorte de ghetto forcé par le nombre.

La vie devint impossible à supporter. Rémy et Abel jusque-là relativement tranquilles, entrèrent en contestation, comme, dans le temps les fils aînés entraient en religion. Ils se révoltèrent jusqu'à dresser des barricades imaginaires, les unes après les autres. Sous le plancher, il n'y avait ni sable ni plage, les silences dominaient les revendications au point que pour s'entendre, il fallait beaucoup de patience et de la mesure en toute chose, même si de temps à autre, l'entente fuyait et la mesure disparaissait.

Chapitre IV

Le père et la mère

L'accroissement de la pression intérieure commençait à marginaliser Robert et Marthe. Le couple fondateur de la famille se sentait un peu trop facilement aiguillé vers le dépôt des vieilles machines comme si leurs mécaniques étaient arrivées à bout de souffle. Ils comprirent que le temps était venu d'agir pour ne pas être ensevelis trop tôt.

Entrés dans ces sortes de dissidence où rien ne se dit plus, mais où tout se ressent et sans en parler aux enfants, ils décidèrent discrètement de reprendre en main le peu d'autorité et de liberté qui leur restait.

Il fallait réactiver l'entente effacée par la routine grignoteuse. Marthe accrut sa vigilance afin de préserver la paix dans la maison et Robert, le père un peu trop vite mis à l'écart, entreprit de remonter le temps. Il cherchait pourquoi et comment la situation avait tant changé, sans trouver la moindre explication. La vie avait suivi son chemin naturel. Rien à dire de plus, rien à ajouter.

Alors, un beau jour, sans prononcer un mot, sans éclat, Robert sortit de la belle et spacieuse armoire franc-comtoise traitée à la naphthaline, son vieux costume de marié qui n'avait pas vieilli d'une ride. Ainsi retapé à neuf, Il prit sa canne en merisier et s'en alla musarder ici ou là, un peu au fil de l'eau. Il rencontra des compères qui tous connaissaient, à des degrés divers des situations proches ou analogues à la sienne. En leur compagnie, il découvrit l'importance des années passées et des expériences accumulées. Il dut se convaincre de l'évolution de la société et donc des familles ; il comprit bien mieux

l'inexorabilité de la croissance avec ses bienfaits et ses retours de bâton destructeurs ; il acquit la conviction qu'il ne devait plus demeurer les yeux quasi fermés ; il devait suivre et si possible, rattraper le courant pour aller de l'avant.

Discrètement, il prit des rendez-vous auprès des personnalités locales. Il parla avec son Maire, un vieil ami d'enfance, il rencontra l'instituteur de ses fils, il s'épancha peu et écouta beaucoup. Puis profitant d'un rare moment de solitude, il fit le point avec son épouse. C'est seulement après avoir bien pesé le pour et le contre que les deux époux, toujours sans en parler aux enfants et sans éclat, s'en allèrent tout simplement humer l'air du temps. Juste une promenade de quelques heures qui n'échappa à personne. Puis un autre jour en semaine, tout endimanchés, ils se rendirent chez leur vieux notaire.

Auprès de ce précieux conseiller, ils discutèrent longuement, ils élaborèrent des propositions et retinrent un plan pour ramener la paix dans la maison.

Alors commença le temps de l'approche. Ils tournèrent longtemps autour du pot tout en progressant. Ils s'ouvrirent à leurs enfants sans précipitation, calmement, les uns après les autres, ils les écoutèrent sans répondre à leurs questions, puis après avoir fait le point une nouvelle fois avec leur notaire, ils arrêtèrent un rendez-vous auquel furent conviés les trois garçons pas plus étonnés que cela. Armand avait reniflé cette orientation nouvelle et en avait parlé à ses deux frères. Le rendez-vous fut accepté ainsi que le principe d'y aller seuls, sans Rose-Marie, sans la « *pièce rapportée* » comme on dit, car celles-ci sont trop souvent la cause de mésententes sérieuses dans les familles.

Chapitre V

Le partage

Chez le notaire, le devenir de chacun fut abordé avec la précaution d'usage et le respect qui conviennent dans ces cas-là. Les propositions présentées dans un premier temps furent loin de séduire les intéressés du fait que chacun se sentait satisfait, voire flatté, de ce qu'il recevait et parallèlement peu enthousiaste des charges qui lui incombaient. L'ambiance ressemblait beaucoup aux longues et interminables discussions en forêt, lors de la répartition des lots à abattre, « je te laisse ces quelques arbres-là, mais tu m'assures de traiter correctement les autres... » « Je prends, mais tu me donnes... »

Il fallut s'y reprendre à trois fois séparées de plusieurs jours pour qu'enfin, le réalisme fasse son entrée chez les « Va-de-l'avant ». Robert Fiolet réinstallé sur un nouveau trône qu'il n'aurait jamais dû perdre avait repris en main les rennes auxquelles il n'avait plus l'intention de laisser du mou. Seuls les détails seraient soumis à ce figinage toujours nécessaire pour sortir des situations délicates.

Le plan était simple, mais il devait être bu et avalé sans trop de grimaces avant d'en arriver à la solution réelle.

Premier objectif : réduire le nombre d'occupants dans la maison pour lui rendre ses qualités d'accueil.

Deuxième objectif : assurer les vieux jours de Marthe, la mère et de Robert, le père.

Troisième objectif : préserver la famille d'Armand en train de s'ouvrir à la vie et pour cela lui en donner les moyens.

Quatrième objectif : créer les conditions pour que les frères Fiolet maintiennent leur unité tant appréciée dans le pays.

Cinquième objectif : envisager les mariages des deux frères aînés.

Un bien long programme pour une petite maison construite de brique et de broc au temps où Robert et Marthe avaient choisi de créer leur propre famille !

Tout le monde savait que les espaces habitables étaient réduits à deux chambres, celle supposée des parents et celle des enfants ; que l'installation électrique souffrait de sa vétusté ; que les commodités étaient réduites à leur plus simple expression et ne répondaient plus aux exigences du temps ; que la cuisine avait bien l'eau courante, mais pas le gaz ; qu'un seul poêle couvrait tous les autres besoins de la famille (chauffage et eau chaude) ; que cet ensemble ne pouvait convenir à une maîtresse de maison digne de ce nom, car il fallait être Marthe Fiolet pour supporter un semblable enfer, et pourtant, les frères, mais aussi le père, tous accrochés à leurs vieux murs savaient qu'ils devaient se soustraire à cet attrait.

Le plan de partage des lieux entre tous les membres de la famille devait être convenable et équitable, mais les exigences énoncées le rendaient irréalisable. L'équité reposait sur la division et la division débouchait sur les complications !

La famille en était au stade de la morosité, elle butait sur des obstacles impossibles à franchir, lorsque le cadet fit la proposition d'élargir le débat à son épouse, Rose-Marie, la soit disant « pièce rapportée ». La proposition fut admise immédiatement et sans discussion.

Enfin, invitée à assister à la réunion familiale, Rose-Marie rejoignit le groupe un soir après le coucher des enfants. La difficulté ne changea pas de camp pour autant. La discussion reprit : Rémy ajoutait, Abel retranchait, Armand notait et effaçait aussitôt. Bref, les Fiolet n'avançaient guère.

Aussi bizarre que cela puisse paraître l'idée salvatrice surgit de Rose-Marie, du fait qu'elle était mère de deux enfants. Elle devait rechercher la meilleure solution pour sa famille, quitte à la séparer du reste des Fiolet. On en vint donc à la proposition sans cesse écartée : la division.

Maman Marthe suggéra à la famille de se mettre d'accord sur deux lots. Le premier reviendrait aux deux frères Rémy et Abel qui resteraient dans la maison familiale à charge pour eux d'accompagner leurs père et mère dans leur vieillesse. Le deuxième lot supposait que le fils cadet marié et père de famille, sorte de la maison, avec un dédommagement alimenté, en partie, par les parents et par les deux frères aînés. Cette solution supposait une autre réalisation et, justement un lotissement pour construire huit maisons forestières accordant la priorité au bois venait d'être annoncé par la commune. Il fallait réfléchir, établir un plan de financement, tenir compte des délais administratifs et de construction, il y en avait bien pour deux ans au moins.

Cette première ébauche fut vite contestée, car Rémy et Abel, envisageaient, eux aussi, de créer leur couple à plus ou moins longue échéance.

Armand, fortement encouragé par sa femme, était partisan de retenir la solution du lotissement. La perspective de percevoir une compensation financière des parents et de ses frères favorisait sa réflexion, mais un avis différent grandissait dans la tête des deux frères. Le lotissement les attirait aussi.

En définitive, ce fut encore Rose-Marie, née Clément qui suggéra la voie la plus réaliste.

Ayant été élevée dans des conditions assez difficiles (famille nombreuse et travail pas très rémunérateur du père Clément) elle avait l'habitude de se coltiner avec de sérieux problèmes de gestion.

Elle proposa d'installer sa famille, couple et enfants, dans une vieille mesure jadis spacieuse et dont les murs les plus exposés au nord s'étaient partiellement écroulés sous la poussée de l'humidité et du gel.

Cette demeure jadis confortable comme toutes les maisons forestières, avait été reconstruite à la va vite, et donc rétrécie, tant et si bien qu'elle était devenue une très modeste et pauvre mesure, en espace et en confort, mais au moins les murs exposés aux intempéries étaient désormais sains et sûrs.

Y loger une famille avec deux enfants n'était assurément pas une bonne idée. Armand et Rose-Marie pensaient que cela leur permettrait d'attendre le temps de la réalisation du lotissement. Enfin, ultime argument: un loyer très bas ne pouvait que convenir au couple, et Rose-Marie abonda dans ce sens :

-Cette solution est applicable immédiatement, elle permettra à la moitié d'entre-nous de quitter la maison familiale et de donner de l'air à maman Marthe, à papa Robert, ainsi qu'à Rémy et Abel. Quant à nous, nous irons signer pour une des huit maisons prévues dans le lotissement. Certes, entre temps, nous serons mal logés. Nathalie et Romuald auront peu de place pour jouer et s'habituer au rythme scolaire, mais nous verrons venir. Armand pourra se lancer dans les petits travaux nécessaires en attendant.

Le surpeuplement de la maison Fiolet semblait enfin résolu. Rose Marie ajouta en lançant un regard complice à son mari :

-Les aides sociales pourraient s'accroître si par hasard Nathalie et Romuald devaient recevoir un petit frère ou une petite sœur !

Elle proposa donc de retenir pour son ménage la solution de dépannage, bien loin d'être satisfaisante, mais le loyer peu cher, plus l'argent proposé, ajoutés à l'envie et au besoin de sortir du surpeuplement, répondaient à l'attente de chacun.

La famille Fiolet accepta la décision de se séparer. L'affaire fut arrêtée et consommée en trois semaines. Tout fut enregistré dans les règles, lotissement, signatures, dédommagement et actes notariés. Armand et Rose-Marie déménagèrent rapidement. Ils meublèrent leur nouvel intérieur grâce à la solidarité de « **la Bûcheronne** » association locale destinée à répondre aux urgences des familles de la forêt.

Une nouvelle branche des « Va-de-l'avant » venait de planter son drapeau dans un hameau situé entre Eclans et Plumont, dans des conditions tout à fait précaires.

CHAPITRE VI

Retour sur la forêt

Marthe et Robert ainsi que leurs deux fils Rémy et Abel conservaient leur place à la maison, mais Armand, le pivot familial, se trouvait éloigné avec sa femme et ses enfants à une dizaine de minutes à pied du nid d'origine.

Le trio des frères Fiolet existait toujours avec ses qualités et ses défauts, mais la sympathie publique qui l'accompagnait venait de prendre un coup de vieux dans le village et les hameaux voisins sans autre motif que la division. Comme si le partage avait affaibli le trio.

Ce vide, plus subjectif que réel, devait vite se refermer. Les trois frères allaient s'y employer, en s'attaquant à un important lot de feuillus à abattre qui venait de leur être confié. De gros efforts en perspective, mais des revenus raisonnables qui permettraient à chacun de faire face aux engagements financiers souscrits de part et d'autre suite au passage devant le notaire.

Le début des travaux en forêt fut fixé à la mi-novembre, quelques semaines après la rentrée scolaire.

À la date convenue, les trois frères se présentèrent sur la coupe le matin très tôt. Le jour n'était pas encore tout à fait levé, l'air était humide, une forte rosée et un brouillard persistant rendaient toutes choses glissantes.

Les outils furent sortis de la fourgonnette-atelier fort utile pour transporter, réparer et protéger le matériel.

Malgré le partage (Rémy et Abel d'un côté et Armand de l'autre) Marthe n'avait rien perdu de son rythme ménager. Pour le repas de midi,

elle avait préparé ses grandes gamelles avec leur contenu habituel et le tout serait chauffé au feu de bois comme toujours.

Les trois frères firent une nouvelle fois le tour du lot négocié. Une frênaie de huit belles pièces entourée d'une vingtaine de chênes bien plus conséquents. La tournée d'inspection se poursuivit pour mémoriser le lieu et contrôler si le terrain était bien débarrassé des perches sauvages, taillis et broussailles habituels qui font toujours perdre beaucoup de temps.

Puis, un réconfortant feu de bois fût allumé par Rémy et Abel. Les trois frères se rapprochèrent et, bras dessus, bras dessous, se recueillirent un court instant. Leurs yeux ne cessaient d'ausculter les alentours. Les Fiolet étaient sereins et heureux du travail qui venait de leur être confié et surtout, satisfaits des décisions familiales adoptées.

Ils fixèrent enfin leur attention sur le premier frêne à abattre. Une belle pièce, bien droite dans son premier tiers et légèrement courbée vers le sud pour le reste, comme si la marche du soleil l'avait attirée et modelée selon son caprice. La frênaie se présentait comme une sorte de place forte assiégée par une troupe de chênes qui occupaient un terrain bien plus vaste représentant les deux tiers de la surface du lot où ils allaient travailler. Armand commenta :

-On se croirait à Alesia, les Frênes sont nos Gaulois et les chênes nombreux et puissants sont les Romains.

Rémy ajouta :

-La bataille sera rude, mais on les aura quand même !

Ils rirent de bon cœur.

D'un commun accord les trois frères en finirent avec leur inspection matinale pour se mettre au travail.

Puis, sans même en débattre, ils décidèrent de s'attaquer au frêne le plus proche, celui qui avait retenu leur attention. Ils s'en approchèrent

respectueusement pour le toiser et bien mesuré son importance. Il était bien haut et droit jusqu'à un certain point, puis penché, comme ils l'avaient constaté.

Rémy fit remarquer que ce frêne, -simple impression tirée de son imagination - lui semblait altier et un tantinet goguenard.

Cette façon de voir un peu partout dans la forêt des expressions ou des figures étranges venait toujours de lui. Parfois, d'un groupe de branches étrillées par le vent ou meurtries par un orage récent, il voyait surgir soit un sourire malin, soit un personnage barbu et cela lui suffisait pour déceler un signe venu de quelque part. Et lorsque l'absence de feuillage en cette période faisait se lever en lui des petits frissons le long de sa colonne vertébrale, les frères devaient les chasser aussitôt en lui frottant le dos. Prétention d'aîné !

Bref, après ces rêves aussi fantasques les uns que les autres, Rémy, toujours pessimiste lors du démarrage d'une coupe et plus méfiant que superstitieux, dit en montrant du doigt le fameux frêne :

- Celui-là, je ne le sens pas !

Les deux frères se serrèrent encore plus près de leur aîné pour le rassurer. Déjà d'une manière générale, Rémy n'aimait pas abattre des arbres bien que ce fut son métier, mais il ne pouvait dominer ses appréhensions, un peu comme les comédiens éprouvent le trac avant d'entrer en scène. Puis il passait à l'action sans faiblir, Il ne « *faisait jamais souffrir les arbres* », comme il disait, mais il éprouvait à chaque fois un petit tortillement dans le ventre avant de frapper les premiers coups de cognée pour annoncer l'entrée en lice de cette arme terrible et pourtant si utile: la tronçonneuse.

Abel et Armand ne riaient jamais et ne s'amusaient pas plus des visions et appréhensions de leur frère désormais entrées dans leur comportement habituel. Cette cérémonie qui n'en était pas une ne

prenait que très peu de leur temps, et puis, les consciences étant apaisées, venait l'instant de frapper, de se mettre au travail et dans ce domaine, les Fiolet n'avaient pratiquement pas de rivaux dans ce rude pays forestier.

Chapitre VII

La fatalité

Armand fut le premier à se lancer :

-Ce frêne- là, je me le prends, avait-il décidé en réponse à l'appréhension de Rémy.

Les premiers gestes de l'abattage relevaient d'une répétition bien rôdée et quasi routinière.

La tronçonneuse fut lancée en produisant une sorte de cri de guerre caractéristique. Armand s'approcha, posa encore une fois sa main sur le tronc de l'arbre, comme pour le consoler, et l'opération débuta comme toujours. D'abord il fallait « *épatter* » le pied de l'arbre, puis, araser les amorces des racines pour faciliter une approche sans faille lorsque l'arbre serait à terre, et enfin, il fallait ouvrir une saignée béante tournée vers le lieu choisi pour la chute.

La tronçonneuse se fit les dents sur ce bois couleur miel, reconnu de bonne qualité. Les deux frères demeurés en arrière, vinrent se placer là où Armand allait entreprendre l'ultime saignée, celle de la mort dont la profondeur devait être bien calculée. Son geste accompli, il retira sa tronçonneuse et la posa en lieu sûr.

Alors les deux frères placèrent les coins pour forcer la chute de l'arbre et lorsque tout fut prêt ils s'éloignèrent laissant à leur cadet qui en avait décidé ainsi, le soin de forcer les coins pour ébranler la résistance du frêne et le jeter bas.

Aux trois premiers coups de masse frappés, Armand entendit les petits craquements annonciateurs de la réussite. Il insista encore une fois, perçut les derniers soupirs du frêne courbé avant sa chute certaine... et ce fut l'instant fou et rarissime, celui où l'arbre se fend en

deux lames verticales, dans le sens de la courbure constatée auparavant.

Le frêne au lieu de subir l'attrait naturel de la terre venait de se fendre en deux parties distinctes partant de la base. Une de ces deux lames se leva brutalement, comme mue par de puissants élastiques et vint frapper Armand en pleine poitrine, le choc se terminant en une sorte de rebond par un crochet au menton qui souleva à demi l'homme déjà foudroyé.

Rémy et Abel affolés bondirent et se précipitèrent pour relever leur frère. C'était trop tard. Armand venait d'entrer dans le martyrologue des tués en forêt.

Enfin, le frêne fendu, avec sa lame meurtrière se balançant dans le vide, tomba dans un fracas de branches et de taillis écrasés.

L'immobilité de la mort !

Rémy et Abel s'agenouillèrent près de leur frère, la peur au ventre. Il n'était peut être que blessé ? Hélas ! Le frêne, celui qui n'avait pas plu à l'aîné des frères Fiolet, venait de retirer la vie au meilleur d'entre eux.

Alors, les instants accélérèrent leur cadence, les minutes se bousculèrent, vite, toujours plus vite ! Les premiers automobilistes qui passaient sur la route se précipitèrent pour quérir les pompiers du premier secours et les gendarmes. Les habitants du village arrivaient en courant, la précipitation, la confusion, les commentaires et les interrogations se heurtaient sans raison et sans but.

-Armand Fiolet est mort !

-Mais qui vous l'a dit ?

-Regarde là-bas, un frêne s'est fendu.

-Et alors ? Ce n'est pas la première fois qu'un arbre se fend, et de plus il faut autre chose pour chopper un Fiolet !

-Où est-il ?

-Là-bas, les pompiers s'en occupent !

-Soit, mais je ne vois rien, ils sont certainement ailleurs ?

-Et ses frères ?

-Ils sont là, éperdus !

-Et sa famille ?

-Son père et sa mère ont été prévenus.

-Et Rose-Marie et ses enfants ?

-Ils vont arriver !

Bref, la douleur égarait le peuple dans la banalité.

Et enfin, dans un silence tombal, arrivèrent Rose-Marie et de les deux enfants Ils se tenaient par la main. Personne ne les vit pleurer; tous les trois avaient les yeux débordant de larmes, mais pas un seul geste de désespoir, pas un cri, ils étaient comme statufiés. Ils étaient de la forêt.

Marthe et Robert arrivèrent à leur tour se supportant l'un l'autre. Inutile de les accompagner. La violence de la forêt, ils connaissaient, la solidarité, aussi. Les regards de toute la collectivité étaient si fraternels, si pleins d'une retenue débordante de chagrin qu'ils se supportaient dans leur douleur et cela méritait le respect.

Le soir tombait, les Fiolet, enfin seuls, se regroupèrent pour marquer l'unité familiale puis, là, sur le tas, à la lisière de la forêt, ils tentèrent de régler les questions devenues dramatiques, celle de la famille, celle du toit.

Fallait-il réintégrer la maison tous ensemble, comme le souhaitaient Marthe et Robert ? Ne serait-ce pas plus humain de regrouper la famille cassée par le drame, un peu plus tard, comme le

proposaient les deux frères ? Fallait-il revenir à une seule demeure entièrement solidaire ? Il était trop tôt pour décider.

Rose-Marie fut la plus forte. Elle embrassa Marthe et Robert, les grands parents, se réfugia un instant dans les bras de ses beaux-frères, les remercia tous de leurs généreuses intentions, puis elle prit la main de Romuald et de Nathalie et suivit le chemin qui conduisait à leur mesure tout récemment aménagée par son Armand, et s'y retira avec ses deux enfants pendant que Robert et Marthe, Rémy et Abel regagnaient la demeure familiale construite de bric et de broc.

Deuxième partie

Chapitre VIII

Un adieu perturbé

Quatre jours plus tard :

Annoncé par un important titre à la « une du journal local le « Progrès », l'enterrement d'Armand Fiolet se présente comme une nouvelle manifestation de ce lien solide qui unit les gens de la forêt.

Une journée d'automne triste et sombre ; une foule silencieuse groupée à l'entrée du cimetière ; mains serrées ; chuchotements ; livre de condoléances ; signatures ; beaucoup de peine contenue. Tout le pays est-là.

Le fourgon mortuaire arrive, le prêtre de la paroisse, accompagné de deux enfants de chœur l'accueille par une brève prière.

La cérémonie va pouvoir commencer.

Le Député, de l'arrondissement de Dole ; les Conseillers généraux des cantons de Rochefort-sur-Nenon et de Dampierre ; les maires d'Eclans-Nenon et de Plumont, ainsi que de nombreuses personnalités de la région de Chaux, piétinent au milieu de cette foule émue, solidaire et décidée à accompagner Armand Fiolet jusqu'à sa dernière demeure.

Après ce premier accueil, le cortège avance lentement sur l'ultime chemin. Le cercueil installé sur deux tréteaux, est recouvert de fleurs et de rameaux verts prélevés sur les résineux des monts. Bien alignés, les amis bûcherons, attendent au pied de la tribune, l'hommage que prononcera Monsieur le Maire, ami de la famille....

Subitement, un frisson accompagné de murmures qui deviennent rumeur, pénètre la cérémonie et la perturbe :

« Gaston Dugroin est de retour ! »

« Gaston Dugroin a osé ! »

La nouvelle tournoie dans l'air et rebondit entre les quatre murs du cimetière. Elle bouscule les personnalités, saisit les parents et amis. Les têtes blanches rentrent dans les épaules, les incrédules refusent de croire et se dressent sur la pointe des pieds. La rumeur se vérifie : Gaston Dugroin est bel et bien-là !

Debout, à l'entrée de l'allée où le cercueil attend son ultime voyage, l'homme revêtu d'une tenue de motard de mauvais goût qui l'épaissit, tient entre ses mains un casque aux couleurs vives. Lèvres figées, visage fermé, il observe la cérémonie sans bouger.

Une provocation pure et simple diabolisée par une arrogance froidement calculée.

Est-ce cette image froide et figée qui stupéfie la foule ? Est-ce la perspective d'un retour vers une période mémorable de malfaisance ? Est-ce l'annonce d'une vengeance qui s'ouvre en ce jour triste ? La question ne cesse de se poser.

Deux ou trois minutes interminables ! Un tableau surréaliste !

Subitement Gaston Dugroin disparaît. Nul n'a entendu démarrer une moto, et pourtant, l'image n'est plus là. Personne ne pourra dire où est passé cet épouvantail revêtu de cuir.

Les amis venus accompagner Armand, se regroupent en rangs serrés comme pour conjurer le sort. La cérémonie se poursuit. Le Maire rend à Armand, fils du village et de la forêt, un hommage bref tel que l'ont souhaité Rose-Marie, son père, sa mère et ses deux frères. De belles paroles, de la chaleur et beaucoup d'émotion. C'est ainsi que le

souvenir d'un homme, un simple bûcheron, un grand ami de la forêt touchera les tous cœurs.

Puis, le prêtre dit la dernière prière et prononce quelques mots de réconfort destinés à la famille. Il parle de l'âme d'Armand qui continue d'être proche des siens, de les accompagner et de les protéger. Se saisissant d'un rameau vert tendu par un bûcheron il accomplit un dernier geste d'amitié en lançant ce rappel de la forêt sur le cercueil qui repose déjà au fond de la tombe fraîchement creusée. Il présente ses condoléances et quitte ce lieu où la peine finit par se confondre avec la piété.

Alors commence l'interminable défilé des condoléances. Un long, un trop long moment.

Dans le soir qui envahit ce lieu de recueillement, un silence égal à celui qui emplit la forêt après la chute d'un arbre, progresse précautionneusement d'allée en allée comme pour pousser lentement dehors, les retardataires.

Les amis émus par la sincérité et la simplicité de la cérémonie s'éloignent en ayant en tête deux mots qui se heurtent et s'entremêlent : « *provocation* » et « *solidarité* ». Personne n'a douté des mauvaises intentions de Gaston Dugroin, car pour être-là, à cette heure-là, après une très longue absence, il ne pouvait rien apporter de bon. Fort heureusement et par dessus tout, chacun avait entendu et enregistré l'insistant appel à la solidarité, lancé par les organisations sociales et syndicales de la région.

Oui, l'élan de solidarité sera bien plus fort que la misérable provocation de Gaston Dugroin.

CHAPITRE IX

L’Affaire Gaston Dugroin

Un cas extraordinaire, exceptionnel, rarement pointé dans les archives de la police ou de la Justice, pour la bonne raison que les différends qui opposaient Gaston Dugroin à son voisinage n’avaient pas été réglés par une administration ou par une sentence de justice, mais par le bon sens de la population et de ses anciens camarades d’enfance, tous des gens de la forêt.

À en croire les on-dit d’après coup, jamais les sages de la contrée n’avaient résolu une affaire comme celle-ci avec autant de précaution et aussi bien, comme les gens de la forêt de Chaux venaient de la régler. Organiser une « *conduite à Dole* » à la manière de la « *conduite de Grenoble* », il fallait l’imaginer. Il fallait être imprégné de la culture et de l’histoire de la Franche-Comté et de Dole, cette capitale jadis puissante, dotée d’un parlement et même autorisée à battre la monnaie. Il fallait oser et surtout il fallait réussir et ce fut fait avec un art consommé de la dialectique, de la stratégie et de la tactique.

Pas de condamné, pas de vengeance assouvie, mais un jeune repentant ou, plutôt, consentant et une société réconciliée !

Pas de chaînes aux pieds, pas de carcan, pas d’accompagnement hors les murs sous les huées du peuple ; pas de herse levée ou baissée ; Un passage libre pour tous !

Pas de gendarmes et encore moins des menottes ; pas de garde-à-vue ; pas de passage à tabac, pas de présentation devant un juge ! Bref, une simple action démocratique comme elles devraient pouvoir

s'exercer dans toutes les communes si l'Etat-pieuvre se décidait, enfin, à pratiquer un fédéralisme réel avec sa très large base démocratique et, tout autour, la lente élévation de son appareil d'Etat en forme de pyramide.

« Tout ce qui peut se réaliser en bas, doit l'être » et, il n'y a que lorsque la base se heurte aux premières boursoufflures de la pyramide (lois fédérales, limites territoriales, capacité financière, application de nouvelles techniques ...), que les décisions passent à l'échelon supérieur. Le véritable fédéralisme quoi !

Rien ne peut justifier le moindre débordement dans ce sens : du vivant, du vrai, du solide comme l'ont pensé et organisé les habitants des communes en lisière de la forêt.

Maires, curé, associations, syndicats et peuple, réunis en un consentement réfléchi et unanime, ont décidé de se placer au plus près de la personne incriminée et n'ont pas douté un seul instant de leur aptitude à apporter la solution positive, tant attendue. Seul l'échec éventuel pouvait justifier un recours à un niveau supérieur !

Un grand et long débat eut lieu avec, pour chacun des participants l'obligation de ne jamais perdre de vue la personne en question et ce ne fut pas si évident que cela.

Les raisons de cette rencontre relevaient à la fois de la simplicité et de l'embrouillamini, car enfin, il ne s'agissait pas seulement de matériel volé ou détérioré, de coups et de gnons échangés, mais d'une personne pleine de défauts, certes, mais une personne tout de même ! La discussion ne devait pas dévier pour autant, elle devait, au contraire s'ouvrir sur un grand H comme Homme, comme Humain, comme Humanité.

Gaston Dugroin, enfant du pays connu et estimé pour avoir passé son enfance sans problème en respectant les règles d'usage en milieu forestier, a, au moment de son passage à la puberté, subitement « pété les plombs » comme on dit de nos jours.

Un changement brutal venait de se produire en lui, un changement qui devait certainement relever de la médecine, mais les circonstances de la vie n'ont pas permis à ses parents et à sa famille d'emprunter cette voie trop longue et trop onéreuse.

Toujours est-il que Gaston est devenu subitement infernal, imprévisible (larcins, vol de voitures abandonnées en panne d'essence, ou accidentées, ivresses remarquées et tapageuses terminées par des bagarres dont tout le monde parlait) Ce garçon, un gringalet, qui n'avait pourtant rien d'une force de la nature, se complaisait à multiplier les méfaits portant sa signature.

Les gens hésitaient à réagir. Pensez-donc, un enfant du pays ! Pas de plaintes, que des lamentations par-ci par-là ; une vigilance plus active et des présences un peu plus marquées les jours à débordement, mais pas d'interpellation, puisque les villages concernés, yeux et tympons clos, ne voulaient rien entendre quant à une répression quelconque provenant de la fameuse pyramide.

Seules la raison et la conviction devaient s'exercer. Cette situation dura environ trois années. Les patiences s'érodaient, le ras le bol grossissait. Brutalement tout changea lorsque le jeune homme ayant acquis toute sa virilité, décida d'une façon oppressante et pressante d'aborder la famille Clément, une famille nombreuse où la fille aînée, un beau brin de fille, assumait un rôle de maman pour suppléer aux carences de sa mère en très mauvaise santé.

C'était l'époque où Armand, le cadet de la famille Fiolet commençait à fréquenter Rose-Marie.

Les mises en garde du Maire et de ses amis les plus proches n'eurent aucune influence sur Gaston Dugroin ! Au moment où les habitants ne voulaient pas désespérer de lui, il persistait dans son comportement tortueux et menaçant.

Une grande rencontre ouverte au public eut lieu à laquelle assistaient les Maires des communes voisines, le curé de la paroisse, des personnalités et les associations locales, la jeunesse, les instituteurs et les parents d'élèves et jusqu'aux anciens combattants. Lors de cette rencontre la décision fut prise de régler la question à la manière et suivant les traditions de la forêt de Chaux.

Gaston fut invité à assister à une nouvelle rencontre dans sa commune d'Eclans. Il était prévenu, son comportement serait débattu tout spécialement et sans limite. Il y vint, chercha à expliquer l'inexplicable avec des remous dans le public et il finit par se réfugier derrière des « oui » des « non » et des bredouillements » de moins en moins perceptibles selon l'intensité du débat. Dans la salle, on notait la présence d'une dizaine de bûcherons renommés et respectés, lesquels, sans être des juges, portaient en eux la très grande estime des gens du pays.

Pour des raisons d'indépendance, le Maire et le curé étaient absents. La réunion dura au-delà de minuit Tout fut mis à plat. Gaston hésita plus d'une fois à choisir parmi les solutions proposées, mais son intelligence lui dicta d'accepter la sortie honorable suggérée par un ancien professeur du collège. Et c'est-là, sans détour, que fut décidée et naquit le principe de la « *conduite à Dole* » !

Sept des dix bûcherons, l'ancien professeur du collège et trois jeunes gens, amis d'enfance de Gaston furent désignés pour mener à bien l'opération qui consistait à le conduire en un petit cortège de cinq voitures jusqu'à la gare de Dole et, à partir de- là, lui montrer

symboliquement la trace à suivre afin qu'il en termine avec sa vie dissolue et qu'il entreprenne un retour à une vie normale acceptée par lui. Tout fut arrêté : le transport, les bagages, le lieu de séparation, l'argent de poche avec cinq billets de cent francs provenant de la caisse de « La Bûcheronne ».

Devant la gare de Dole, les accompagnateurs se regroupèrent pour quitter Gaston qui fut salué et étreint fraternellement par la plupart de ses accompagnateurs. Il lui restait à disparaître et à ne plus jamais se faire remarquer.

C'était un pari sur les traditions locales, un pari sur un jeune adulte, sur Gaston, un pari sur la crédibilité d'une décision démocratique terminée par un simple procès-verbal sans la moindre mention à d'éventuelles sanctions en cas d'un retour ou d'une récidive. Tout simplement une volonté reposant sur le bon sens, et elle s'appliqua jusqu'au jour de l'enterrement d'Armand Fiolet, jusqu'au jour où le veuvage de Rose-Marie lui fut annoncé.

Chapitre X

Une reconversion douteuse

Entre le jour de la *conduite à Dole* de Gaston Dugroin et sa présence dans le cimetière lors de l'enterrement d'Armand Fiolet s'étaient écoulées environ six années. Comment avait été utilisé ce temps ? Gaston avait-il trouvé un point de fixation, un travail ? S'était-il amendé et bonifié comme les vins de Franche-Comté ? Rien n'était moins sûr. Les quelques échos arrivés jusqu'en lisière de la forêt semblaient beaucoup plus négatifs que positifs.

Olga Petitjean, l'inlassable animatrice de l'Association locale « La Bûcheronne » avait eu plusieurs contacts avec des syndicalistes et notamment avec une femme plongée jusqu'au cou dans les affaires sociales du secteur ouvriers-immigrés autour de Sochaux, et elle avait découvert avec consternation l'incroyable persistance à faire le mal d'un certain Gaston Dugroin. Elle chercha à mieux comprendre et découvrit assez vite l'itinéraire de ce nouveau personnage.

En effet, la conduite à Dole terminée, Gaston n'erra pas bien longtemps avec les cinq billets de cent francs remis au nom de l'association « La Bûcheronne ».

L'opération éloignement ayant atteint son but - adieux rudes et malgré tout émouvants - il ne devait, logiquement, plus rester grand chose du mauvais garçon du pays de Chaux.

Baluchon au bout du bras, dans sa tête plein de souvenirs, pas de regrets et peu de projets, il aurait dû choisir le droit chemin tracé par ses pays et chercher l'effacement ou du moins l'efficacité basée sur

l'honnêteté. Hélas ! Il décida de vagabonder, de marcher, d'errer et se trouva à un moment donné devant deux panneaux indicateurs : l'un lui désignait la direction de Montbéliard, la ville historique, l'autre celle de Sochaux, la ville de l'automobile, la ville du monde ouvrier.

Son errance se termina à Sochaux. Puis, par une observation de plusieurs semaines autour des usines automobiles, il eut le temps d'humer l'atmosphère particulière de ces lieux voués au travail et pratiquant la règle des « trois huit ».

Le temps de tâter le pouls de ce monde du labeur, il comprit la contradiction très forte existant entre des ouvriers de l'équipe du matin, encore endormis (embauche à six heures) et l'excitation fomentée par des groupes organisés s'opposant ou perturbant les distributions de tracts des syndicats, voire, interpellant et provoquant les ouvriers qui essayaient de communiquer avec « ceux de l'extérieur ».

Cette volonté de peser sur l'embauche avait pour but de préparer et de créer une atmosphère silencieuse et laborieuse sur le lieu du travail. Une ambiance insupportable qui pouvait durer des jours et des semaines, puis, brusquement, survenait la ruade contre ces groupes qui voulaient tout dominer... bousculade, quelques coups échangés. Le ou les syndicats sans cesse visés réagissaient..., mais le lendemain il fallait repartir. Une semaine du matin de « six-à-deux » ; une semaine du soir de « deux-à-dix » ; puis la semaine de nuit de « dix-à-six ». Des horaires harassants ! L'exploitation capitaliste !

Gaston Dugroin n'avait pas pris parti pour les uns ou pour les autres, mais il avait compris que son entrée dans le groupe des gros bras de l'entreprise serait bien plus lucrative pour lui que de suivre les victimes.

Il s'approcha de ces groupes et fut aussitôt enrôlé et stipendié. Il se mit au travail : tracts déchirés, agressions verbales, dénonciations,

bousculades, et finit par recevoir un jour, lors d'une de ces ripostes syndicales, la monnaie de ses pièces et cela lui suffit pour s'analyser et comprendre combien sa personne était rétive à ce genre d'aventures. Il chercha autre chose et il trouva d'autres victimes à exploiter : les immigrés eux-mêmes.

Rien de changé ! Bien souvent les ouvriers mal réveillés du matin étaient encore et aussi exploités, lors de leur nécessaire repos, par d'autres gens sans scrupule : les marchands de sommeil. Ils devinrent très vite des partenaires pour Gaston Dugroin. Exploités sur une chaîne ou exploités pour dormir, quelle différence ?

Gaston devint marchand de sommeil à son tour. Les trois huit, dans l'usine ou les trois huit dans une chambre mal aérée, étroite, encore une fois, quelle différence ?

Puis il comprit que les marchands de sommeil trimbalaien derrière eux une palanquée de contradictions (contrats de location de provenance douteuse, titres de propriété inexistantes ou fort mal rédigés, sommations des services d'hygiène non respectées et jamais appliquées). Là résidait leur faiblesse. Il mit en branle son intelligence quelque peu endormie, posa son index sur la faille des marchands de sommeil et, moyennant quelques pressions et plusieurs complicités, toujours en marge de la légalité, il devint à son tour possesseur de plusieurs de ces titres qui autorisent leurs propriétaires à organiser ce métier très lucratif. Ensuite, il voulut conforter ses titres et prit langue avec des « rénovateurs » dont le métier consistait à retaper vite fait ces chambres. Point d'amélioration réelle, mais une possibilité d'accroître le rendement.

Gaston Dugroin devint agent immobilier. Il achetait, renovait, revendait, louait comme un véritable professionnel ! Son aisance et son train de vie croissaient dans des proportions inespérées et l'envie d'agacer les autres, de les dominer lui revint plus forte que jamais!

C'est ainsi, enhardi par sa situation nouvelle, qu'il avait osé pointer son nez au cimetière d'Eclans lors de l'enterrement d'Armand Fiolet.

Après avoir aperçu de loin Rose-Marie, il et croisé son regard en un flash instantané, il fut à nouveau conquis. Empli d'un espoir fou. Il avait brusquement choisi de disparaître pour revenir au premier signal qui lui parviendrait d'une manière ou d'une autre.

En attendant, il avait poursuivi son apprentissage dans le domaine de l'immobilier. Des mois et des mois d'un intense travail, vivant comme un banni et espérant toujours un appel de sa forêt qui lui permettrait d'effacer définitivement le souvenir de cette pénible « conduite à Dole ».

Chapitre XI

La solidarité.

La solidarité est un acte d'engagement et de dépendance réciproque entre des personnes ou des membres d'un même groupe (famille, village, peuple, région, continent). Cet engagement mutuel doit s'appliquer sans porter de jugement sur les modes de vie, sur les religions, sur le passé et le présent des personnes et des peuples concernés.

« **Solidarité** », quel joli mot ! Il est bien supérieur au mot « **Charité** » lui aussi plein de promesses, mais ce dernier sous-entend l'attrait d'un apport, l'acceptation d'une aide et parfois la soumission devant cette aide. Et, même en se saisissant de toutes les généreuses données chrétiennes, il est difficile d'échapper aux notions, riches, pauvres ; dominants, dominés ; colonisateurs, colonisés, exploités, exploités. Tandis que le mot Solidarité laisse entrevoir deux mains tendues en un seul mouvement, deux entités, deux peuples qui se rencontrent dans un but précis : la simple fraternité entre des humains.

La solidarité qui « **va vers** », doit parvenir avec une discrétion absolue.

La solidarité qui « **parvient de** » doit être acceptée sans complexe.

La « solidarité qui « **triche** », que ce soit en amont ou en aval de la rencontre, mérite le mépris, la réprobation et la mise au banc de l'humanité.

Immédiatement après l'accident mortel qui avait brutalement retiré Armand Fiolet à l'affection des siens, et dès la sortie du cimetière, malgré et surtout à cause de la présence de Gaston Dugroin, la question de la solidarité familiale était apparue avec le bon sens et la volonté de bien faire, de mettre à l'abri la partie meurtrie. La mère, le père et les frères du défunt, proposèrent tout logiquement le regroupement familial. Ils insistèrent même. Un peu comme les généraux romains imposaient le « carré » à leur troupe dans les moments difficiles.

Cette solidarité offerte fut perçue par Rose-Marie avec la déférence souhaitée, mais refusée une nouvelle fois avec la tranquillité d'une veuve et mère qui se devait de prendre en compte, tranquillement et sans complexe, ses nouvelles responsabilités de chef de famille.

Que pouvait faire Rose-Marie ? Se réinstaller avec ses enfants dans la maison des Fiolet et contribuer à un nouveau surpeuplement ? Impossible ! Car avec son époux Armand, ils avaient décidé, ensemble, de s'extraire de ce bastion familial dans le but de créer leur propre nid, même si cela devait se passer à l'étroit et dans des conditions peu enviables.

La solution adoptée par Rose-Marie méritait le respect et ce fut le cas.

Dans l'année qui suivit ce choix, des rencontres entre les Fiolet se tinrent régulièrement. Les petits enfants, Nathalie et Romuald, passaient d'agréables dimanches auprès de leurs grands-parents. Bien souvent, en semaine, le repas du soir était déposé au tout nouveau nid Fiolet par la grand-mère toujours gentiment accueillie par Rose-Marie ; les oncles Rémy et Abel ne manquaient pas une seule fois de fournir le bois pour entretenir une chaude ambiance dans cette mesure ingrate. Tout se passait au mieux dans ce qui restait de cette maison remise sur pied à la va-vite.

Cependant il advint de cette la solidarité routinière qu'à la fin elle finit par peser. Deux communautés distinctes, animées d'un élan commun et généreux, finissent par avoir des buts différents, combien même les aspirations de la famille poussent à leur maintien.

En cours d'année, une mauvaise nouvelle vint aggraver la situation de cette famille frappée par le malheur. Un imprévu, plus même, le recul de plusieurs mois de la date de livraison de la maison tant espérée. La défaillance d'une entreprise soumissionnaire pour les travaux de charpente dans le lotissement apporta une nouvelle raison de découragement aux souscripteurs. Moins pour des questions financières, car les versements et acomptes bien qu'insuffisants, semblaient protégés et garantis, mais l'espérance d'une vie autre que celle passée dans la mesure provisoire venait de s'éloigner pour un long moment.

La situation scolaire des enfants apportait bien des satisfactions à la maman et à la famille Fiolet. Nathalie avançait avec une froide assurance et se faisait remarquer par ses pensées souvent détachées de la vie. Le brutal décès de son père devait y être pour quelque chose. Quant à Romuald, il était tout simplement un élève brillant.

Ce mode de vie modeste et très digne d'une famille lourdement frappée a certainement incité l'active Olga Petitjean, responsable de l'association « **La Bûcheronne** » à ne pas perdre de vue le cas social représenté par une maman veuve et ses deux enfants scolarisés et logés d'une façon précaire. Pour Olga, l'objectif demeurait : aller à la rencontre de ces trois êtres et tout faire pour les sortir de cette situation. Au cours des mois passés, le comité de « **la Bûcheronne** », réuni à plusieurs reprises, avait décidé de se déployer dans le canton pour distribuer des appels à la solidarité et collecter de l'argent qui allait

immédiatement, franc après franc alimenter le compte « lotissement » de la veuve Rose-Marie Clément-Fiolet.

A la demande d'Olga, la responsable du comité, le journal local « **Le Progrès** », venait de publié un long et émouvant reportage avec photos qui contribua à positiver cet appel.

Et c'est alors, en novembre 1968, plus d'un an après l'accident et pendant que la France digérait la nouvelle révolte des étudiants et salariés que s'est présentée une solution inespérée.

Ce matin-là, il était onze heures, pas plus, un couple timide et embarrassé est entré dans le local de « **la Bûcheronne** » demandant à rencontrer Madame Olga, la responsable de l'association.

Je suis Olga Petitjean. Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Alors l'homme s'est présenté en lui serrant la main :

-Edmond Latour et voici mon épouse Solange Latour. Nous sommes installés depuis une bonne quinzaine d'années dans le pays, nous nous sommes croisés très souvent, nous vous avons saluée, mais nous n'avons jamais osé vous parler. Nous sommes bien logés dans la maison que nous avons fait construire dans les années cinquante ; Nous n'avons jamais eu le moindre ennui avec le voisinage et c'est la première fois que nous nous adressons à votre association qui porte d'ailleurs un bien joli nom.

L'homme reprend son souffle, pose une main sur celle de son épouse comme pour confirmer ses dires et se tait.

Olga sourit au couple pour confirmer son accueil et invite le mari et son épouse à poursuivre leur propos :

-Je vous en prie, je vous écoute, nous avons tout notre temps. Visiblement, gêné, le mari hésite à s'exprimer. Olga l'encourage à nouveau. Alors Edmond complète sa présentation :

-Nous sommes la famille Latour, Solange et Edmond Latour, nous habitons Eclans depuis 1950. Nous sommes nés ma femme Solange et moi au début de ce siècle, nous avons respectivement soixante six et soixante sept ans. Nous sommes de la région parisienne via le département de l'Oise et nous comptons bien rester ici dans le Jura où nous nous sentons bien.

Edmond s'arrête. Il cherche du regard s'il n'incommode pas trop, et demande :

-Puis-je entrer dans le détail pour vous faire comprendre la proposition que nous allons vous soumettre ?

Olga intriguée :

-Je vous en prie.

Edmond poursuit :

-Depuis l'accident en forêt du bûcheron Armand Fiolet, vous appelez à la solidarité en faveur de sa famille. Nous vous approuvons. Il faut que vous sachiez que la solidarité, la vraie, la fraternelle m'a saisi dès l'âge de quinze ans lorsque mon père a été tué à la guerre, puis un an plus tard lors du décès de ma mère. La guerre se poursuivait et ma pauvre mère n'a pas eu la force de tenir jusqu'au bout. Je demeurais seul dans la maison et sans soutien. Une famille picarde qui habitait près de chez nous m'a pris immédiatement et totalement en charge, sans jamais demander quoi que ce soit et à qui que ce soit en retour. Un devoir humanitaire plus que patriotique. De ce fait je suis devenu leur troisième enfant et ils m'ont accompagné jusqu'à l'âge de dix huit ans. La paix revenue, je suis entré comme apprenti dans une usine de construction mécanique en plein essor. C'est à partir de cet instant que je suis devenu un citoyen plein de reconnaissance sans jamais oublier la solidarité simple et discrète qui a fait de moi un homme. Je ne dirai rien de plus.

Olga, émue et captivée par l'exposé de ce visiteur l'invite à poursuivre :

-Continuez, je vous en prie.

Alors Edmond prend la main de son épouse et la présente :

-Voici Solange, mon épouse. Nous nous sommes mariés très jeunes, en 1919, tout de suite après l'armistice. Depuis la fin de la deuxième première guerre, nous voyageons sur le même bateau avec les mêmes principes. Jamais nous n'avons oublié la solidarité qui m'a sauvé. En 1920, nous avons eu une fille, Elisabeth. Elle est devenue notre joie et notre fierté, mais elle nous a échappé en 1943. À 23 ans, elle a connu un officier australien de passage entre deux batailles... Vous devinez la suite... elle s'est mariée et elle est partie en Australie immédiatement après. Elle vient nous voir deux fois l'an, elle est heureuse ; nous n'avons pas de petits enfants et nous patientons sans cesse. Pour l'essentiel, nous vivons entre deux passages de notre fille. Voilà, vous connaissez maintenant notre situation. Il me faut cependant ajouter un complément :

Olga, passionnée et émerveillée par la vie de ce couple, ne trouve rien d'autre à dire. Elle sort enfin de son rêve lointain :

- Je vous écoute.

Edmond poursuit :

-Notre fille Elisabeth a été élevée dans l'esprit de solidarité qu'est le nôtre. Ces temps derniers nous lui avons fait une suggestion et elle nous a approuvés. Plus, même, elle nous a incité à avancer promptement sur la voie proposée, c'est donc en total accord avec son père et sa mère que je vais vous soumettre la proposition de notre fille Elisabeth.

Olga, de plus en plus intriguée :

-Prenez votre temps, je vous en prie :

Solange :

- Dans cette maison, nous possédons deux logements identiques, le nôtre et celui de notre fille. Ces deux logements séparés par un couloir, se composent d'une chambre de 9 m² ; d'un salon de 7, 60 m² assez grand pour accueillir un lit d'une place, une table et deux ou trois chaises ; une cuisine de 2,50 m² ; plus les sanitaires. Le tout avec chauffage au fuel ; bouteille de gaz pour la cuisinière et le chauffe eau. Ce n'est pas du grand luxe, mais la maison est saine et plaisante à vivre. Le logement tourné vers le sud ouest est le nôtre et notre décision consisterait à mettre celui de notre fille, toujours inoccupé, à la disposition de madame Fiolet et de ses deux enfants.

Olga stupéfaite, s'écrie :

Mais c'est formidable !

Puis, en femme pratique, elle se reprend :

-Je vous remercie de tout cœur, mais cela ne peut se faire simplement à partir d'un geste généreux. Comment voyez-vous la chose ? Quelles seront vos conditions ?

Edmond :

-Première condition : ne pas laisser le logement vide un jour de plus ; deuxième condition : ne pas parler de loyer ; et enfin, troisième condition : tenir le tout « en bon père de famille » comme cela se dit couramment. Tout au plus, une indemnité mensuelle de chauffage que fixerait votre association, c'est à voir.

Olga, toujours surprise et laissant galoper son imagination :

-Pour une indemnité chauffage... nous trouverons un accord... mais nous devons bien signer un bail et fixer une durée à cette occupation ?

Edmond :

-Actuellement, il est question du lotissement. Les travaux avancent bien d'après ce qui se dit. Dans son reportage, « Le Progrès » indique que Madame Fiolet Rose-Marie a souscrit un engagement pour obtenir une maison jurassienne donnant la priorité au bois. Madame Fiolet envisagera certainement de quitter notre petit logement lorsqu'elle sera prête à aménager dans le lotissement. Qu'en pensez-vous ?

Olga :

-Très certainement. Oui, c'est tout à fait faisable.... La mairie parle d'une livraison assez rapide, six mois environ. Je vous propose même que le bail soit rédigé au nom de notre association, avec un peu d'élasticité afin de combiner le passage du logement de votre fille à la maison jurassienne terminée.

Edmond et Solange se regardent et approuvent.

Olga :

Souhaitez-vous rencontrer la maman Rose-Marie et ses enfants ?

Edmond :

-Si vous le souhaitez, mais en toute discrétion.

Olga :

Avez-vous une idée pour le déménagement et l'aménagement ?

Solange :

-Nous précisons que les meubles quasiment neufs et le linge de maison de notre fille sont inclus dans notre proposition. Peut-être que Madame Rose-Marie devra ajouter quelques compléments.

Olga :

-Nous y pourrions.

Edmond insiste :

-Nous souhaitons la transparence la plus simple dans toute cette opération. Bien sûr nous aurons un contact avec la maman et ses

enfants. Cela nous ferait plaisir de vivre avec eux dans la meilleure ambiance possible.

-C'est entendu, précise Olga qui se voit déjà jouer le rôle du bon samaritain. Je vous tiendrai au courant de la bonne application de votre proposition. Soyez remerciés pour notre association et pour la Famille de Rose-Marie ! Peut-être que tout pourrait être réglé vers la fin du mois par une petite réception ? Qu'en pensez-vous ? Les grands-parents et oncles Fiolet seraient heureux d'y participer...

-Une fête ne s'accordera peut-être pas avec la discrétion que nous souhaitons, mais nous vous faisons confiance !

Chapitre XII

Le temps qui passe

À l'orée de la forêt, L'esprit de solidarité venait de prendre un sacré coup de jeune !

Le comité de l'association « **La Bûcheronne** » se réunit pour parler de la proposition de la famille Latour et tirer les enseignements positifs de sa campagne sur la solidarité.

Rose-Marie Fiolet fut la première informée et aussi la première à rencontrer Edmond et Solange Latour qui la reçurent avec une très grande gentillesse et beaucoup de simplicité dictées par la volonté de ne pas franchir les limites de la bienséance.

La famille Fiolet, grands-parents et oncles souhaitèrent accompagner Rose-Marie, Nathalie et Romuald lors d'une deuxième visite à la famille Latour pour voir le nouveau logement. Ils furent frappés en tout premier lieu, par la joie de leurs deux petits-enfants. Nathalie et Romuald avaient déjà choisi la chambre aux deux lits, laissant leur maman s'arranger dans ce qui deviendra son domaine ; le salon et la cuisine. Quand à Rose-Marie elle vivait pour la première fois son vrai rôle de femme et de mère. Elle allait pouvoir se consacrer à ses enfants et enfin respirer loin des nombreuses obligations de la sœur aînée, de la bru et de la belle-famille.

La petite cérémonie officielle, aussi digne que la réunion qui mit sur pied la mémorable « Conduite à Dole », sut demeurer dans les limites de la bonne société. Enfin, Edmond et Solange Latour, après quelques poignées de main retrouvèrent le calme. Rose-Marie allait pouvoir connaître des jours paisibles, les enfants pourront poursuivre leur scolarité et, petit à petit, devenir à leur tour des citoyens toujours plus responsables.

Sûr et certain, la proposition de la famille Latour allait se propager et pénétrer dans les villages voisins. Nul besoin de mobiliser les carillonneurs pour transmettre la bonne nouvelle. Les sourires éclairaient déjà les visages et la bonne humeur régnait dans les foyers ! Les hommes et les femmes qui bien souvent se laissent accabler par les mauvaises nouvelles, se redressaient et faisaient provision d'optimisme. Les élus des communes en lisière de la forêt souhaitèrent être informés ; les familles confortèrent les notions qu'elles possédaient déjà sur la solidarité ; le souvenir d'Armand Fiolet revint dans toutes les mémoires un peu trop promptes à oublier ; la vie semblait plus belle que la veille ; dans les écoles le mot solidarité résonnait comme une qualité à retenir et à appliquer d'une façon généreuse et constante ; le curé de la paroisse en parla dans son prêche du dimanche, sans faire la différence entre la charité et la solidarité, mais se montra satisfait de cette nouvelle qui rendait plus grandes les créatures de Dieu.

Quelques mois plus tard, un samedi après-midi, Edmond Latour découvre dans son jardin, stationnée devant la porte d'entrée au point d'en gêner l'usage, une moto assez puissante. Un sentiment de frustration le saisit aux tripes. Fortement contrarié, il quitte discrètement les lieux et se dirige à pied vers « **La Bûcheronne** ».

Sur place, il rencontre la brave Olga devenue une amie. Il l'informe et décèle une très forte contrariété en elle. Il s'inquiète :

-Que se passe-t-il ?

-Gaston Dugroin est revenu. Actuellement il est chez Rose-Marie et doit lui expliquer le contact désagréable qu'il vient de nous imposer.

Edmond fort bien renseigné sur le personnage s'émeut :

-Que veut-il, il ne va tout de même pas nous chercher noise ?

-Sûrement, répond Olga, il conteste le bail que nous avons établi ensemble et il nous a accusé de tous les péchés de la terre allant jusqu'à nous assimiler à des marchands de sommeil, en oubliant son réel comportement du côté de Sochaux !

Terrassé, Edmond se laisse choir sur un tabouret. Il se tait, puis se lève se dirige vers la porte, s'apprête à sortir, se retourne et dit :

-Ma pauvre Solange, comment va-t-elle supporter cette contrariété. N'y a-t-il rien à faire pour éloigner cet énergumène loin de chez nous ?

Olga, bien triste le rassure :

Des membres de notre comité accompagnés du garde champêtre doivent être sur place en ce moment et s'en occupent.

Le peu de temps que le brave Edmond mit à rejoindre sa demeure lui suffit pour constater que l'ordre avait été rétabli.

Gaston Dugroin était reparti aussi rapidement et discrètement que lors de son passage au cimetière, Mais il avait occasionné des dégâts qui ne disparaîtraient pas de sitôt.

Rose-Marie au regard fuyant, cacha fort mal qu'elle se satisfaisait très bien de la présence de Gaston Dugroin et accorda peu d'importance aux appréciations lancées si grossièrement contre les responsables de « La Bûcheronne ». Un cap bien difficile à franchir et ce d'autant plus que Romuald et Nathalie n'avaient pas supporté la venue de cet étranger, dans leur tout nouveau nid. Les deux oisillons s'étaient précipitamment réfugiés chez Solange qui les prit sous son aile protectrice. Tant et si bien que le pauvre Edmond passa le reste de son samedi à consoler les enfants et à remonter le moral de son épouse, sans trop savoir comment se comporter devant Rose-Marie.

Trois semaines passèrent sans nuages bien que les familles, Fiolet d'Eclans et les Clément de Plumont, ne cessaient de s'interroger. Les pauvres ! Elles faisaient abstraction des mille chemins et trouvailles que présente la solitude aux personnes isolées ! Elles réfléchissaient hors champ, et cherchaient vainement à quoi cette pauvre Rose-Marie pouvait aspirer ? Ben, voyons ! Les villages jasaient, les pères tempêtaient, les matrones jacassaient, la forêt murmurait et pourtant, tout allait de l'avant, comme par le passé, mais cette fois-ci, non plus résolument, mais à tâtons.

Un dimanche matin, alors que les gens de la forêt jurassienne reposaient, Edmond sort de chez lui complètement affolé, fait appeler les pompiers par ses voisins les plus proches, et rentre chez lui pour se précipiter auprès de son épouse, sa Solange, inerte et toute froide.

Grande émotion dans le quartier, Rose-Marie n'ose apparaître et retient ses enfants auprès d'elle.

Les secours arrivent et le diagnostic du docteur, lui même médecin de la famille, tombe froidement, comme un couperet de guillotine :

« Madame Solange Latour est morte subitement d'une crise cardiaque indécélable. Pas de signes annonciateurs, pas d'insuffisances cardiaques. D'ailleurs, la plupart des femmes qui décèdent de mort subite par arrêt cardiaque n'ont aucun antécédent cardiaque. Triste consolation, et réelle froideur de la science ! »

Désespoir et désolation ! Un couple plein d'allant, profondément animé par la solidarité, vient d'être séparé par un malheur difficile à partager !

Elisabeth ne manqua pas de rejoindre Eclans au plus vite. Elle accorda à son père toute son attention. Soudés par le malheur et animés

par ce continuel besoin de se montrer solidaires entre eux et leur entourage, ils éprouvèrent tout de même quelques difficultés à comprendre Rose-Marie. Cette femme, cette mère, tout en étant étrangère à la mort subite de Solange Latour, lui avait fait supporter un sérieux affront avant de disparaître !

Alors, le père et la fille, poussés par le temps, par la préparation de l'enterrement et de tout ce qui accompagne la cérémonie et le lieu du dernier repos pour leur bien-aimée épouse et mère, durent aborder la réalité avec la froideur du temps qui oppresse sans cesse les gens de cette époque dite moderne. Terribles instants auxquels, même les plus terrassés ne peuvent échapper.

La première question issue de cette réflexion père-fille, vint sans ambages :

« Edmond devait-il poursuivre sa vie seul dans ce logement vide ? »

La réponse collective de ce qui restait de la famille prit forme :

« Non pas seul ! »

« Mais vivre avec des souvenirs, rien qu'avec des souvenirs est-ce réalisable ? »

Réponse :

« Si la solitude est choisie, le temps ne viendra-t-il pas troubler ce tableau quasi idyllique ? »

Elisabeth offrit à son père une solution :

« L'Australie ! »

« Mais n'était-ce pas une désertion ? »

« Eclans, bien sûr, représentait un refuge, mais en quoi ? »

« L'Australie était certainement une fuite, mais n'offrait-elle pas aussi la compagnie, la possibilité de survivre auprès de sa fille bien-aimée ? »

Des questions ! Que des questions ! Et pourtant il fallait y répondre car, de l'autre côté des océans, Elisabeth était attendue et pour rien au monde elle ne pouvait différer son retour.

Alors, entre des larmes qui ne cessaient de couler, il fallut bien choisir ! Et le père, le veuf, choisit sa fille. Oh ! Ce ne fut pas facile ! Mais il devait arriver à cette solution d'une manière ou d'une autre.

Après avoir choisi la compagnie de sa fille. Edmond dut répondre à une autre question :

« Que faire de la maison pleine de souvenirs ? »

La réflexion allait entrer dans un nouveau cycle, lorsqu'Elisabeth, la fille bien-aimée trancha :

-Tu dois vendre la maison !

-Sans ma Solange ?

-Sans Maman.

-Sans Rose-Marie ? Sans Nathalie ? Sans Romuald ?

-Sans eux !

Edmond quitta sa chaise, vint près de sa fille, lui passa ses deux bras autour du cou l'embrassa longuement et lui dit :

-Nous allons vendre la maison !

Chapitre XIII

L'après Solange

L'embarcation posée sur les flots tranquilles du songe de l'après-vie se dirigea toute seule vers « La Bûcheronne », l'unique lieu où le père et la fille allaient pouvoir expliquer leur choix.

Ils furent écoutés avec grand respect par la responsable de cette association et, en définitive, approuvés. Alors vint la suite. Olga demanda :

-Pour quand ?

Edmond Latour qui avait fini par choisir le départ, répondit :

-Le plus vite possible.

Olga :

-Alors vous devez en tout premier lieu contacter ou choisir une agence, vous déclarer « vendeurs » et demander l'évaluation de votre maison.

Elisabeth :

-Pouvez-vous vous en occuper ?

Olga :

-Je veux bien, mais avant vous devez m'éclairer. Que comptez-vous faire de Rose-Marie et de ses enfants ?

Edmond Latour étonné :

- Pourquoi cette question ?

- Gaston Dugroin tourne autour de Rose-Marie et de votre maison comme un véritable prédateur.

Edmond :

-Ensemble nous avons rédigé un bail en bonne et due forme, appliquons le avec la sérénité qui nous a guidé lors de son établissement.

La cosignataire du Bail poursuit :

-Je suis tout de même inquiète, mais le mieux serait de contacter l'agence immobilière « **Avant-Après** » de Dole. Ce sont des gens sérieux. Avec votre autorisation, je vais me renseigner auprès d'eux et je vous tiens informés.

Quatre jours plus tard, Olga apporte aux Latour un document sérieusement établi par l'agence « Avant-Après » duquel il apparaît que les ennuis de l'intrigue vont succéder au sérieux de la solidarité. Olga explique :

-En effet, Rose-Marie, visiblement conseillée par Gaston Dugroin a insisté auprès de l'agence et affirmé qu'elle occupait la moitié de la maison avec ses enfants, tant et si bien que la valeur totale : de 1.235.000 Fr. se trouverait réduite de 30%, c'est-à-dire 370.000 Fr. Il vous resterait donc une valeur négociable de 864.500 Fr.

Surprise et déception ! Tant pour les Latour que pour Olga Petitjean. Elisabeth réagit :

-Mais c'est du vol !

Olga essaie d'adoucir le coup.

-Pour le moins, c'est un abus. Gaston Dugroin devenu spécialiste des magouilles immobilières à Sochaux, essaie d'utiliser Rose-Marie pour tirer un bénéfice conséquent de cette situation.

Edmond partage cette façon d'analyser la situation, mais ses élans de solidarité ne relèvent pas de la naïveté, car de sa longue vie active, il a tiré une expérience dont il va immédiatement faire usage. Son passage dans une association de mal-logés, en région parisienne, lui a permis de

déceler très vite les cas de grande misère et les embrouilles du genre de celle que vient d'inventer le fameux Gaston. Il interroge :

-Nous avons bien établi un bail où il est question d'une concordance entre la livraison de la Maison jurassienne du lotissement et le déménagement de Rose-Marie de ma maison ?

Olga :

-C'est exact.

Edmond :

-Alors, la question de la réduction de 30% pour occupation ne tient pas. Car, à quelques jours près, le déménagement de Rose-Marie de notre logement et son installation dans la maison neuve du lotissement devraient correspondre ; et de toute façon, nous ne sommes pas à quelques jours près.

Olga :

-Hélas ! Nous nous trouvons devant un autre obstacle !

Elisabeth :

-Mais quoi encore ?

- À la demande de Dugroin, Rose-Marie, sous le prétexte de faciliter les paiements qu'elle doit encore verser pour sa maison neuve vient de la louer à deux locataires qui campent sur place, dans une voiture en attendant la disponibilité de la maison.

- Il y a de l'embrouille là-dessous ! s'exclame Edmond.

-C'est certain, confirme Olga.

Edmond :

-mettons tout cela au clair : « La Bûcheronne est piégée tout autant que nous, je propose que vous organisiez une réunion du genre de celle qui fut organisée lors de la mise sur pied de « la conduite à Dole » et que nous débattions du problème en public.

Olga Petitjean :

-C'est possible et c'est une bonne idée. J'en parle à notre maire, je suis certaine qu'il sera d'accord.

Et la réunion eut lieu dans un local municipal sous la présidence du Maire. Edmond et Elisabeth assistaient à la séance, mais ils s'étaient promis de ne prononcer mot. Gaston Dugroin et Rose-Marie étaient là aussi. Dans la salle, on apercevait encore les bûcherons de « la conduite à Dole » ; les frères Fiolet, Rémy et Abel venus pour entendre les explications ; le public s'interrogeait et se montrait un tantinet nerveux.

Olga prit place à la petite tribune et expliqua la situation dans un climat très favorable, car l'entourloupe faite aux Latour ne passait pas du tout.

Tout devait être dit et mesuré : Le relogement de la maman Fiolet et de ses enfants dans des conditions très appréciées à Eclans-Nenon; le bail rédigé en tenant compte de la situation ; et enfin la prétention de Rose-Marie de considérer son logement occupé sans que cela ne lui apporte le moindre avantage...

Rose-Marie baissait la tête. Olga allait poursuivre ses explications lorsqu'elle fut court-circuitée par une violente interruption de Gaston Dugroin :

-Vous vous croyez forts et pourtant vous n'êtes rien ! Vous croyez peut-être que ce relogement de Rose-Marie vous donne des droits ? Vous voulez des remerciements ? Et bien Rose-Marie vous dit merci ! Et après, vous avez souscrit un bail dans lequel vous excluez le versement d'un loyer et vous voulez certainement que Rose-Marie vous dise merci ? Et bien oui, elle vous dit merci, mais elle restera chez elle. D'autre part, vous avez prévu que son déménagement interviendrait dès la mise à la disposition de son logement neuf, mais votre astuce bureaucratique sentait le ranci ! Rose-Marie, sans avoir à vous dire

merci une nouvelle fois, à trouvé des locataires qui lui paieront un loyer et cet argent l'aidera à verser les mensualités qu'elle doit encore. Merci de la comprendre !

Pendant cette longue tirade de Gaston Dugroin, deux gendarmes sont venus parler au maire et se sont immédiatement retirés. Le Maire se penche vers Olga pour lui glisser deux mots à l'oreille.

Immédiatement la responsable de « La Bûcheronne », rejoint le milieu de la salle à quelques pas de Gaston et de Rose-Marie et annonce :

-Voici une information toute fraîche qui va nous faire avancer : Les gendarmes alertés par Monsieur le Maire ont contrôlé les identités des deux personnes qui campaient depuis plusieurs jours dans une voiture, en attendant d'entrer dans la maison neuve de Rose-Marie dont ils étaient soi-disant locataires...

Dugroin se lève d'un bond :

-C'est un abus de pouvoir ! Je proteste. Ce sont des amis à moi...

Olga rétorque :

-Des amis certainement, mais ils n'ont pas traîné. Ils ont immédiatement demandé aux gendarmes l'autorisation de partir sans attendre un contrat de location hypothétique.

Le public, jusque-là neutre, rit de bon cœur et réagit en applaudissant vivement.

Olga demande à Rose-Marie si elle connaît ces gens ?

Rose-Marie se lève et répond par un signe négatif de la tête.

Le maire explique alors :

-Deux locataires c'était gênant, mais plus de locataire du tout, cela signifie que Rose-Marie va pouvoir occuper sa maison dans quelques jours avec ses enfants. Et, si elle occupe sa maison neuve elle va

pouvoir libérer le logement mis à sa disposition par la famille Latour. De ce fait, la perte de valeur de leur maison pour occupation tombe.

Le Maire ajoute :

-Monsieur Latour, vous allez pouvoir vendre votre maison à un prix raisonnable. J'ai appris que vous aviez déjà un acquéreur. Vous n'allez pas tarder à prendre la route de l'Australie avec votre fille. Nous vous remercions publiquement de cette générosité avec laquelle vous avez réglé la situation de notre administrée Rose-Marie Fiolet et de ses deux enfants. Un grand merci également pour la patience dont vous avez fait preuve au cours de cette dernière péripétie.

Puis le maire s'adresse une nouvelle fois à Gaston Dugroin :

-Nous ne sommes pas si bêtes que vous croyez monsieur Dugroin. Nous avons tous compris votre stratagème, faire baisser la valeur d'une maison soi-disant occupée pour la revendre ensuite avec un important bénéfice. Croyez-le bien, nous, gens de la forêt, nous savons aussi faire nos comptes ! Je vois que vous vous apprêtez à quitter la salle, mais je vous rassure, à la sortie vous ne rencontrerez pas de comité chargé de votre « conduite à Dole ». Vous ferez sans nous... ! Toutefois, si vous voulez reprendre votre grosse moto, vous devrez vous rendre en mairie pour acquitter les frais occasionnés pour son transport à la fourrière.

Grand éclat de rire !

Le maire s'amuse un instant et ajoute :

- Vous connaissez l'adresse, n'est-ce pas ?

Applaudissements.

Gaston Dugroin se lève et hurle en sortant :

-Je pars ! Mais vous me reverrez plus vite que vous ne le croyez... ! Pour une reconduite à Dole, vous repasserez ! Je reviendrai dans de bien meilleures conditions ! Salut les moutons !

Et sur ces paroles, il quitte la salle municipale.

Epilogue

La vente de la maison des Latour a été réalisée rapidement et à sa juste valeur.

Avant leur départ pour l'Australie, Edmond Latour et sa fille Elisabeth se sont rendus au local de « La Bûcheronne » pour remettre un chèque à Olga Petitjean, afin de faciliter l'installation dans la maison jurassienne de Rose-Marie avec ses enfants.

Fin

Terminé le 01/12 / 2010